

Cinéma

Black Panther, de Ryan Coogler

Sortie le 14 février. Avec Chadwick Boseman, Michael B. Jordan, Lupita Nyong'o (2h15).

Face à Trump, l'afrofuturisme perce l'écran pour proposer une utopie anticolonialiste.

C'est le nouveau blockbuster à grand succès des studios Marvel : *Black Panther*, en quelques jours, a déjà réalisé plusieurs centaines de millions de dollars de recettes et le cinquième plus gros démarrage de tous les temps. Des résultats phénoménaux pour le 18^e film de la série Marvel qui montrent à quel point le film attire les foules, au point d'être un réel phénomène de société aux USA.



venu piller les terres wakandaises, puis Killmonger, qui veut mettre les WakandaisEs en guerre contre les Blancs qui oppriment le reste de la population noire de la planète.

Réceptacle des aspirations de la communauté afro-américaine

Pourquoi ce film constitue-t-il un phénomène social dans l'Amérique de Trump ? Déjà en 1966, avec le comic écrit par Jack Kirby et Stan Lee, l'apparition d'un super-héros noir, nommé Black Panther, était en soi un acte politique important en plein mouvement des droits civiques : l'émergence d'un héros noir, antithèse de l'image promue par l'idéologie dominante US de l'Afro-Américain ivrogne et paresseux était déjà un acte de résistance. 51 ans après, son arrivée sur le grand écran en est toujours un. Moins de deux ans après son élection, Trump s'est en effet rapidement imposé comme la figure du président raciste et xénophobe, traitant des pays africains de « pays de merde », et expliquant qu'il y avait des responsabilités « des deux côtés » dans les violences de Charlottesville (où une militante antiraciste avait été assassinée par un suprémaciste blanc). Rien d'étonnant donc à ce que le film suscite beaucoup d'enthousiasme, notamment dans la communauté afro-américaine. Le film est surtout le réceptacle d'un certain nombre d'aspirations de cette communauté : une autonomie politique vis-à-vis des impérialistes de tous les pays, mais aussi une société

le premier film où l'identité africaine (le personnage est roi du pays imaginaire du Wakanda, petit pays d'Afrique australe) est constituante de la force évocatrice du héros. Le film présente un petit pays, le Wakanda, installé sur une mine du métal le plus précieux du monde, le vibranium, aux propriétés multiples, que les WakandaisEs ont su exploiter pour devenir la première puissance mondiale. Cependant, ce petit pays ayant fait le choix de vivre en autarcie, se cachant des puissances impérialistes qui ont conquis tout le continent africain, personne ne connaît vraiment le Wakanda, qui cache ses richesses des yeux de tous. T'Challa, nouveau roi du pays, doté de super-pouvoirs, affronte dans ce contexte deux adversaires : Ulysses Klaue, un terroriste international qui incarne le colon

où revendiquer une culture éloignée des canons iconographiques, musicaux ou vestimentaires est possible. C'est en cela que *Black Panther*, avec sa musique et ses costumes, est appréhendé par des millions de spectateurs comme le film anti-Trump, anti-KKK, avec l'élévation de T'Challa en un Bruce Wayne afro-américain. C'est pour cela aussi qu'il dérange : dès sa sortie en salles, une campagne a été menée par des groupes suprémacistes blancs, sur les réseaux sociaux, pour décrédibiliser le film. Certains tweets ont ainsi tenté de faire croire que des Blancs auraient été agressés dans des cinémas par des Afro-Américains, avant que des internautes démontrent que les photos des personnes ensanglantées étaient plus anciennes. Des tentatives pour décrédibiliser le film qui montrent à quel point le film crispe les milieux les plus réactionnaires, à l'image des campagnes racistes qui avaient eu lieu contre Obama.

Black Panther est donc avant tout une surprise dans le paysage des films de super-héros, paysage qui commençait à s'assombrir avec les derniers *Spiderman Homecoming* et *Captain America Civil War* où la fadeur des scénarios commençait à faire du système Marvel un système dépassé. Si l'engouement populaire autour du film est aussi une réaction aux attaques de Trump aux États-Unis, il n'en reste pas moins une œuvre importante, ne serait-ce que par ce qu'il cherche à représenter (un héros noir), malgré des limites qui rappellent – cruellement pourrait-on dire – que lorsque Hollywood essaie de représenter l'Afrique, c'est plus souvent les références culturelles cartes postales coloniales qui sont reprises, même lorsque celles-ci sont fièrement revendiquées.

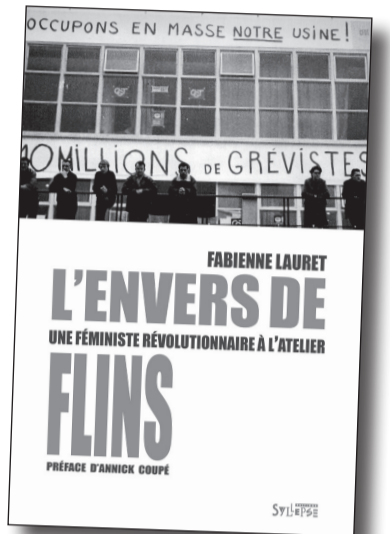
John Difool

Essai

L'envers de Flins : une féministe révolutionnaire à l'atelier, de Fabienne Lauret

Éditions Syllepse, 300 pages, 15 euros.

Le livre de Fabienne Lauret fera revivre pour les plus anciens, et découvrir aux plus jeunes, une époque, celle de l'immédiat après mai 1968, où la possibilité de changer le monde semblait à portée de main. Animés par cette imminence, de jeunes révolutionnaires, femmes et hommes, n'envisageaient pas leur vie hors d'un engagement militant global, dans l'établissement dans de grandes usines, des centres de tri, à la SNCF... mais aussi dans l'ensemble de leurs choix de vie, leurs lieux d'habitation, la vie quotidienne et les relations humaines.



Quarante années à l'usine

Le féminisme bouleversait aussi le militantisme autour de l'idée centrale que « le privé est politique ». Alors que sur les lieux de travail, on « fêtait », le 25 novembre (!), les « Catherinettes » – femmes « encore » célibataires à 25 ans –, alors que la fête des mères était l'occasion de cadeaux « ménagers », y compris de la part des organisations syndicales, les groupes femmes fleurissaient un peu partout, le combat pour le droit à l'avortement mobilisait massivement... Il faudra quelques années et beaucoup de détermination pour faire naître les commissions syndicales femmes.

Le récit couvre les près de quarante années que Fabienne Lauret a passées à l'usine de Flins, de l'atelier de couture au comité d'entreprise. Profondément humain, il est riche de nombreux portraits d'ouvrières, de syndicalistes, de militantes... Fabienne revient aussi sur les « grèves à gogo ». Entre 1972 et début 1983, « pas une semaine, pas un mois, pas une année sans grève ». Sectorielles ou générales, longues ou courtes, victorieuses ou non, ces luttes sont des révélateurs du rapport de forces et des questions posées : durée du travail, organisation du travail (réorganisation des chaînes) et surtout la place des travailleurEs immigrés, de la grève de 1973, qualifiée de « grève de sauvages » pour stigmatiser les grévistes, ouvriers venus du Maghreb ou d'Afrique pour travailler à la chaîne, à celle de 1976 pour les congés sans solde permettant d'allonger les séjours au pays... Les débats syndicaux et politiques ont aussi leur place, sur les tactiques de lutte, l'auto-organisation et, là encore, les plus jeunes découvriront une CFDT qui n'a pas grand-chose à voir avec celle que l'on connaît aujourd'hui!

Christine Poupin

Lire aussi l'interview de Fabienne Lauret dans l'Anticapitaliste n°418.

Théâtre

L'Anticapitaliste (n°342 du 23 juin 2016) avait souligné l'importance du roman de Joseph Andras sur Fernand Iveton, ouvrier, militant du parti communiste algérien (PCA), guillotiné le 11 février 1957. Ce roman est aujourd'hui adapté à la scène par le Collectif Satori.

Anticolonialisme

Avec une (trop) grande économie de moyens, les acteurEs nous font revivre les derniers jours de Fernand Iveton, l'être humain et pas seulement le militant. Comme dans le roman, on assiste à la rencontre entre le « pied-noir » anticolonialiste et sa future femme Hélène, d'origine polonaise et sans illusion sur la réalité du « communisme » au pouvoir à l'Est. Une Hélène qui, après l'arrestation de son mari, ne veut pas craquer et reste digne face à la meute colonialiste. Iveton rêve d'une Algérie débarrassée du colonialisme, où coexisteraient EuropéenEs d'Algérie et indigènes. Un de ses meilleurs amis était l'adjudant Maillot, qui a déserté avec un stock d'armes et a été éliminé par l'armée française. La bombe qu'Iveton a posée dans son usine l'a été de telle façon qu'elle ne risque pas de faire de victimes : l'ouvrier voulait faire un acte significatif de lutte contre le colonialisme, pas tuer à l'aveugle. La bombe n'a d'ailleurs même pas explosé. Après son arrestation, il est torturé par la police française. Le PCF (qui vient de voter les pouvoirs spéciaux au gouvernement dirigé par le socialiste

De nos frères blessés

Adaptation théâtrale du roman de Joseph Andras. Théâtre des Déchargeurs, 75001 Paris, places en vente sur internet, à partir de 13 euros.

Guy Mollet) fait preuve d'une solidarité limitée à l'égard d'Iveton ; ce n'est qu'après sa condamnation à mort qu'un des grands avocats du parti le prendra en charge. Sa grâce est refusée par le président de la République René Coty, et le ministre de la Justice de l'époque, un certain François Mitterrand, a une grande responsabilité dans cette décision. Il faut faire un exemple!

Fernand Iveton avait fait l'objet d'une biographie de Jean-Luc Einaudi parue il y a trente ans. Ensuite est venu le roman de Joseph Andras. Maintenant cette pièce de théâtre qui en restitue l'essentiel et crée indignation et émotion chez les spectateurEs. On peut la voir à Paris jusqu'au 10 mars et peut-être ensuite, il faut l'espérer en tout cas, dans d'autres villes.

Henri Wilno



Jeunesse

Le jour où les ogres ont cessé de manger des enfants, de Coline Pierré

Illustrations Loïc Froissart, éditions du Rouergue, 15,50 euros, à partir de 6 ans.



En plein Salon de l'agriculture, en plein conflit des éleveurs français contre l'importation de viande polluée d'Amérique du Sud, en pleine montée du végétarisme et même du véganisme, sort cette fable pour les enfants qui viennent d'apprendre à lire. Les ogres qui se nourrissaient exclusivement d'enfants tombent malades à cause de cette chair qui devient soudain toxique. Petit à petit ils deviennent végétariens et les enfants

qui ne sont plus sacrifiés grandissent et peuplent le monde. Une belle ouverture pour parler aux enfants des conséquences de l'alimentation sur leur corps et sur la planète. Les illustrations fraîches et gaies sont presque comme une BD, il faut en déguster tous les détails pleins de petites histoires et d'humour. Seuls les ogres sont habillés en noir, on dirait des banquiers... Catherine Segala

COMMANDEZ TOUS VOS LIVRES À LA

librairie

★ la-breche.com

27 rue Taine 75012 Paris

Tél. : 01 49 28 52 44 – Fax : 01 49 28 52 43

Horaires d'ouverture :

Lundi : 14 h – 20 h,
mardi au samedi : 12 h – 20 h